

Sophie Nezri-Dufour

La fonction du train dans *Conversazione in Sicilia* d'Elio Vittorini

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Sophie Nezri-Dufour, « La fonction du train dans *Conversazione in Sicilia* d'Elio Vittorini », *Cahiers d'études romanes* [En ligne], 10 | 2004, mis en ligne le 15 janvier 2013, consulté le 09 septembre 2016. URL : <http://etudesromanes.revues.org/2814>

Éditeur : Centre aixois d'études romanes

<http://etudesromanes.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://etudesromanes.revues.org/2814>

Document généré automatiquement le 09 septembre 2016. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Cahiers d'études romanes est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Sophie Nezri-Dufour

La fonction du train dans *Conversazione in Sicilia* d'Elio Vittorini

Pagination de l'édition papier : p. 97-108

- 1 Dans la thématique du voyage en train, Elio Vittorini tient une place importante au sein de la littérature italienne. Dès l'enfance, son univers et son quotidien furent marqués par la présence du train, des gares, des voies ferrées et des maisons cantonnières puisque son père était cheminot, et qu'au gré des mutations, la famille se déplaçait de gare en gare, à travers toute la Sicile.
- 2 Ce n'est donc pas un hasard si l'un de ses romans les plus forts, *Conversazione in Sicilia*¹, parallèlement à d'autres thèmes, place le train au centre du récit. *Conversazione in Sicilia*, qui n'est ni une nouvelle, ni vraiment un roman, mais sans doute un récit autobiographique à la fois implicite et romancé, sublimé, a été écrit durant le fascisme, à la suite de la guerre d'Espagne, à l'époque où justement commence le récit : le récit d'un voyage, d'une descente vers la Sicile, vers la mère, la « madre », vers soi-même, et vers l'humanité.
- 3 Son récit fut d'abord publié par épisodes, en feuilleton, sur la revue « Letteratura » entre 1938 et 1939. Il fut ensuite publié chez Bompiani, en 1941, eut un grand succès lors de sa sortie, mais connut des problèmes avec la censure fasciste, qui l'accusa de défaitisme. Communiste, résistant, Vittorini était un homme très engagé, ce qui lui valut d'être envoyé en prison par le régime, en 1943. Son intérêt pour le « genre humain », comme il le nomme lui-même, était chez lui vital, et parcourt *Conversazione in Sicilia*, mais sans qu'il y ait jamais utilisation d'un langage politique, idéologique, et cela, sans doute grâce à la présence du train.
- 4 Nous verrons en effet que la fonction du train dans ce récit est essentielle et multiple : le train a non seulement un rôle dramatique évident – il décide de l'action – mais il devient également un instrument de mémoire, de connaissance, et ce grâce à sa force structurante, au niveau de l'élaboration et de l'organisation du récit.

Le train : un instrument d'action

- 5 Dès le début du récit, le narrateur personnage, l'io narrante, évoque son apathie face à une situation politique et sociale délétère sur laquelle il ne trouve plus aucun moyen d'intervenir : sans nommer explicitement le régime fasciste, il se décrit comme en proie à d'« abstraites fureurs pour le genre humain perdu ». Son désespoir, sa désolation, son impuissance le font vivre comme dans un « rêve sourd », une « non-espérance » (p. 5).
- 6 Jusqu'au jour où son père, ancien cheminot, lui envoie une lettre dans laquelle il lui explique qu'il a quitté le domicile conjugal et qu'à l'occasion de la fête de sa mère, le fils pourrait envisager de partir en train lui rendre visite, en Sicile. Et comme si le destin s'y mêlait, Silvestro, le protagoniste, qui se rend à la gare simplement pour poster la carte de vœux destinée à sa mère, se trouve face à une affiche, qui – on est au tout début du tourisme de masse – propose une visite en train de la Sicile avec une importante réduction durant la période où se situe précisément cette fête. C'est un élément déclencheur. Et le protagoniste se décide sur-le-champ, laissant tout derrière lui, comme poussé par une force invisible, vitale.
- 7 Cette invitation au voyage, au berceau de son enfance et d'une partie de la culture occidentale (la Grande Grèce) le tente. Il prend conscience qu'un périple en train – personnage-instrument qui est lié chez lui à tout un univers familial et donc personnel, intime – pourrait le sortir de son apathie, de son fatalisme. En partant pour la Sicile, par l'intermédiaire d'un voyage en train, il sent qu'il a l'occasion de briser une logique d'inaction et d'inertie qui le dégrade.
- 8 Dans un premier temps, et non le moindre, le train se présente comme un instrument d'action, l'un des éléments initiateurs du drame, du récit, un outil qui provoque le changement, qui déclenche une évolution, qui permet au protagoniste de sortir de lui-même, de son impuissance. Le train, dont la fonction première est d'aboutir à une nouvelle destination, offre ici au héros

une possibilité de changer la destination de son existence : le train lui propose une rupture avec sa vie antérieure, l'occasion de briser le statu quo, d'aller enfin de l'avant.

9 Par le mouvement qu'il symbolise, le train favorise en effet un cheminement vers une réalité nouvelle. Par son pouvoir modificateur, il réenclenche le rêve, l'espoir, une nouvelle conquête de la réalité, où tout peut être à nouveau possible, comme dans l'enfance.

10 Il ramène d'ailleurs le protagoniste vers son enfance qui, plus que le passé, représente une période de l'existence où tout est ouvert, non définitif, où tout est envisageable. Or l'enfance, pour le protagoniste, c'est avant tout le train ; d'où une interdépendance très significative entre train, enfance et espoir d'évolution :

Je reconnus le trajet, je me reconnus moi, enfant, dans mes dix fugues de la maison et de la Sicile, un voyage en avant et en arrière à travers ce pays de fumée et de tunnels [on verra qu'il s'agit aussi de tunnels de la mémoire], de sifflements inénarrables de train (p. 11).

Le train : instrument de connaissance

11 De cette manière, au-delà de l'action, le train devient pour le protagoniste un véritable instrument de connaissance, une connaissance nouvelle, libre, mouvante, non pas rigide et stagnante comme l'est la société dans laquelle il végète, mais évolutive, variée, peuplée d'une humanité hétérogène et changeante, qui se transforme et se reforme au gré des gares, au gré des compartiments. Rapidement, dans le récit, le train devient en effet un haut lieu de sociabilité, de redécouverte d'un monde et d'une humanité que seul le train peut définir dans sa complexité et dans ses nuances.

12 En effet, par sa dimension de microcosme dépourvu de repères spatiaux et temporels fixes, le train se présente comme un *no man's land* idéologique, favorable à une réflexion dépourvue de références arrêtées, d'a priori : l'espace, dans le train de Vittorini, perd sa valeur de référent, le temps semble suspendu, ou figé, n'a plus de véritable importance, et participe de la dimension à la fois mouvante et universelle du drame mis en scène.

13 Le protagoniste et le lecteur se retrouvent ainsi dans un périple vers un ailleurs qui dépasse la Sicile, l'espace réel, et vers un temps que l'homme ne maîtrise plus. Ce serait d'ailleurs plus vers le passé que le protagoniste semble aller, que vers un lieu bien précis. Dans ce contexte, les rencontres qui se réalisent dans le train acquièrent une dimension très symbolique, allégorique. Comme le réel est à la fois désorganisé par le mouvement et réorganisé par la structure matérielle des wagons et des compartiments, les individus eux-mêmes semblent appartenir à un univers parallèle, un peu hors du temps et de l'espace.

14 C'est le cas du Grand Lombard, comme l'appelle l'auteur, dont les considérations sur le genre humain relèvent d'une réflexion à la fois très lucide et très profonde, emblématique d'un état d'esprit qui se veut libre, certainement antifasciste, mais jamais désigné comme tel. Le narrateur écrit à son propos : « Il aurait voulu acquérir une autre connaissance, se sentir différent, avec quelque chose de nouveau dans son esprit » ; « il aurait donné tout ce qu'il possédait [...] pour se sentir en paix avec les hommes » ; car il recherchait « des choses à faire pour notre conscience, dans une direction nouvelle » (pp. 27-28). Car dans le train, les langues se délient, et tous les personnages de Vittorini semblent exprimer ce qu'ils ont de plus profond au fond d'eux-mêmes, notamment une grande volonté de changement de l'ordre établi.

15 Le train devient alors un véritable forum d'expression. Le fait d'être dans le train, d'avoir plusieurs heures devant soi sans avoir rien de très précis à accomplir, pousse les individus à se découvrir, à s'exprimer, à se retrouver, à discuter, et parfois à fraterniser. À propos d'un individu qui entre dans son compartiment alors que le protagoniste est seul, on peut lire :

Et il fut content de pouvoir rester assis, avec ma permission, content non pas du fait de pouvoir s'asseoir seulement, [...] mais du fait de s'asseoir là où je me trouvais moi, moi, un autre, un homme. (p. 31)

16 Le train favorise une mise en situation, la mise en scène d'une réalité humaine parfois difficile à établir dans un monde concrètement plus large et individualiste. Le microcosme qu'est le train, le huis-clos qu'il construit par définition, crée une réalité humaine à la fois mouvante comme le train, et structurée, comme le compartiment, où les idées fusent et, comme le dit Remo Ceserani, rebondissent sur les parois du train, en se télescopant, en se rencontrant, pour

s'affronter ou s'associer. De même que le train réalise un passage géographique et physique d'un point à un autre, il favorise le passage de l'intérieur vers l'extérieur, ce qui en terme humain correspond aussi à un va-et-vient entre l'individu et l'autre, les autres, l'altérité.

- 17 Le train favorise en effet la rencontre de l'homme avec ses semblables, avec l'Histoire, ou, tout au moins, implique une rencontre entre plusieurs identités qui vont se rencontrer, s'affronter, communiquer en s'humanisant dans la proximité, et même dans la promiscuité. Le protagoniste, dont le but premier est de redécouvrir le contenu simple du mot homme, se trouve ainsi dans un contexte plus que favorable. Le simple fait de partager un pique-nique dans le compartiment devient une réalité sociale et humaine qui restaure des liens sociaux authentiques que le fascisme semble avoir détruits. Alors que son compagnon de voyage lui propose de partager son repas, et qu'il accepte, le narrateur explique :

Lui fut content, et moi, d'une certaine manière, je le fus aussi, content, d'une certaine manière, de lui faire plaisir, à lui, en mastiquant du pesceduovo [omelette en forme de poisson] et en me salissant les mains, comme lui, de pesceduovo. (p. 33)

- 18 Le protagoniste, en descendant en Sicile, et en y descendant en train, recherche donc une réalité humaine simple et authentique, une humanité avec laquelle il n'a plus de rapports directs et francs. Mais il veut aussi se retrouver lui-même.

Un voyage existentiel

- 19 Ce n'est donc pas un hasard si ce voyage en train est également pour Silvestro, le protagoniste, un retour dans le temps et sur lui-même, sur son passé, et sur son identité. Une sorte de voyage existentiel. D'ailleurs, chaque gare qu'il traverse correspond à une étape de sa vie, à un tronçon de son existence :

Je descendis à Syracuse, l'endroit où j'étais né et d'où, quinze ans auparavant, j'étais parti, l'une des gares de ma vie. (p. 35)

- 20 Un retour sur soi, donc sur la Sicile qui, berceau d'une culture et d'un passé prestigieux, mythique, représente la terre des origines, la terre de l'authenticité disparue. Et, parce qu'elle se fait depuis le train, la description de l'île natale s'accompagne d'une poétisation et d'une cristallisation que seule la magie du train peut instaurer. En effet, par sa capacité à traverser les éléments rapidement, le train parvient à saisir la réalité à la fois dans son mouvement et dans sa globalité, dans sa variété et dans sa permanence. Le rythme du train finit aussi par avoir des conséquences évidentes au niveau de la forme puisqu'il implique, dans le récit lui-même, un mouvement propre au train, des répétitions, des redondances qui appréhendent la réalité comme le fait le train, avec rapidité mais aussi à travers un rythme itératif. Ainsi peut-on lire :
- 21 « Le train roulait avec fracas entre les orangers et la mer » ; puis, quelques lignes plus loin : « et le train volait à travers les bois d'orangers, à l'intérieur des montagnes, devant la mer » (p. 22) – phrase qui reprend les toute premières pages du livre où est déjà évoqué le train, « à l'intérieur d'une montagne, devant la mer » (p. 11), comme si ces éléments, la terre et l'eau, devenaient les intercesseurs des retrouvailles avec une réalité sicilienne nue, primitivement belle, que le train met en valeur, grâce à son mouvement de caméra qui s'approprie la réalité dans sa globalité.

- 22 Ainsi, significativement, bon nombre d'éléments descriptifs réapparaissent, de page en page, de manière récurrente et régulière, dans un rythme que le train semble leur avoir imprimé : d'une part parce que les paysages vus d'un train sont récurrents dans une même région, mais aussi parce que, par ce processus, Vittorini réussit à saisir la Sicile dans une réalité intemporelle qui offre au protagoniste la possibilité de pénétrer plus aisément dans l'essence même de la réalité sicilienne. De symboliques figures de Barbarie, de multiples chefs de gare au képi rouge ou des enfants au bord de la voie ferrée réapparaissent de page en page, de gare en gare, et deviennent les éléments d'un univers à la fois mouvant et permanent, que Silvestro désire réintégrer grâce au voyage en train.

- 23 Au-delà de ses paysages, la Sicile devient en effet un univers qui, dans sa pérennité qui n'exclut pas le mouvement, offre une vision de la vie dont Silvestro a besoin de s'imprégner à nouveau, pour se ressourcer. Bien que ses habitants soient tristes et désespérés, comme l'affirme le

Grand Lombard, qui est Sicilien (pp. 25-26), la Sicile est décrite comme une terre de lucidité et de clairvoyance dans le pessimisme même : une terre de sagesse désespérée, dont Silvestro s'inspire, dans sa descente en train, pour reconsidérer la réalité. Une descente donc dans les profondeurs de la Sicile, mais aussi dans son enfance.

24 C'est en effet lorsqu'il a reçu la lettre de son père que Silvestro a compris qu'un retour par le train vers son enfance pouvait le faire redevenir homme, tel qu'il le souhaitait. À plusieurs reprises, il évoque cette « obscure nostalgie qui serait de retrouver en moi mon enfance » (p. 9), une enfance sans doute rédemptrice, authentique, essentielle, et qui doit réapparaître dans un cheminement long et progressif, comme tout cheminement existentiel... et ferroviaire. Ainsi, la liste des gares qui se succèdent, présentée comme une douce litanie – « Sortino, Palazzolo, Monte Lauro, Vizzini, Grammichele » (p. 39), gares qui correspondent à des étapes de son enfance, est là pour suggérer un retour aux sources qui se réalise par palier, graduellement. Le train ouvre la voie à un itinéraire progressif vers une réalité que le personnage redécouvre et réintègre sans précipitation, par tronçons.

25 C'est aussi pour cela que le voyage en train devient pour Silvestro un voyage dans sa plus profonde intimité, pour aboutir à une renaissance, à la revisitation d'une réalité primordiale. Dès que Silvestro a commencé son périple ferroviaire, il évoque avec des mots très précis un « long voyage nocturne » (p. 10), le voyage dans l'inconscient et dans l'enfance, dans un univers mental dont les soubresauts sont bercés par ceux du train, dont la structure est mouvante comme tout voyage introspectif, intime.

26 C'est en ce sens que l'on peut dire que toute l'action qui se déroule dans le train reflète en partie ce qui se construit et se reconstruit peu à peu, dans l'univers intérieur du personnage. Certaines réflexions essentielles qu'il a pu entendre dans le train, et qui reflètent une réalité qu'il cherche à redéfinir, semblent se répéter en échos dans son esprit, bercées simultanément par le mouvement répétitif de la marche du train. Ainsi, des phrases lourdes de sens réapparaissent de pages en pages, dans une itération qui ne choque nullement car elle rappelle le rythme répétitif du train lui-même. Comme des messages, elles scandent le récit, tels les sifflements de la locomotive, qui se répètent régulièrement.

27 Prenons l'exemple du discours du Grand Lombard auquel nous avons fait allusion, et qui n'est autre qu'une concrétisation de la conscience de Silvestro. Ses idées, qui reviennent de page en page, s'enchaînent et se répètent comme si elles suivaient le rythme du train : le Grand Lombard aurait en effet « voulu acquérir une autre connaissance [...] acquérir une autre connaissance [...] pour se sentir plus en paix avec les hommes, comme un homme [...] comme un homme qui n'a rien à se reprocher ». Puis, plus loin : « il aurait voulu avoir une conscience nouvelle, [...] nouvelle, et qui l'oblige à accomplir d'autres devoirs », « d'autres devoirs, d'autres choses à accomplir ». Car, explique-t-il plus loin, dans une douce litanie :

Nous n'éprouvons plus de satisfaction à accomplir notre devoir, nos devoirs [...]. Car ce sont des devoirs trop usés, trop usés et devenus trop faciles, sans plus de signification pour la conscience.²

28 Un train qui serait donc la concrétisation de la conscience, et du cheminement progressif du protagoniste, avec son envie de toujours mieux comprendre.

29 C'est sans doute pour cette raison que le voyage en train n'aboutit à aucune fin au niveau de la réflexion, mais ouvre celle-ci sur d'autres horizons, d'autres potentialités. En effet, le narrateur explique : « C'était cela le plus important : être là [en Sicile, chez ma mère] : ne pas avoir fini mon voyage ; et même, peut-être, l'avoir à peine commencé ; car ainsi, au moins, je ressentais des sensations (p. 14) ».

30 De même qu'il y a toujours d'autres gares, qu'un chemin de fer ne s'arrête jamais vraiment, de même la réflexion du protagoniste ne s'arrête pas à sa descente du train.

Le voyage en train : voyage dans la mémoire

31 Le temps, sous l'effet du voyage en train, semble en outre avoir perdu ses contours précis, s'être condensé, s'être transformé progressivement en un voyage dans les méandres de la mémoire. Au terme de son périple, le héros paraît en effet surpris d'être arrivé à destination. Il n'a plus aucune notion du temps, et semble pénétrer non pas tant dans le village de son enfance que dans l'univers de sa mémoire :

Mais regarde un peu, je suis chez ma mère », pensai-je à nouveau, et je trouvais le fait d'y être très soudain comme lorsque l'on se retrouve dans un lieu de la mémoire, de manière soudaine et fabuleuse ; je croyais être entré voyager dans une quatrième dimension. J'avais l'impression qu'il n'y avait rien eu, ou seulement un rêve, un court intervalle mental [...] et qu'être là était l'effet de ma décision, d'un mouvement de ma mémoire, non de mon corps. (pp. 41-42)

32 Auxiliaire évident de la mémoire, le train semble bien avoir offert au protagoniste une parenthèse spatio-temporelle presque immatérielle, où le temps suspendu et l'espace remodelé ont favorisé le cheminement introspectif de la pensée. Aussi, la soudaineté de l'arrivée de Silvestro dans la maison natale ne nous surprend qu'à moitié :

Je fus chez ma mère, je reconnus l'entrée et être là ne m'était nullement indifférent ; j'étais au centre de mon voyage dans la quatrième dimension. (p. 42)

33 Le voyage en train a aboli les barrières du temps. Par son atemporalité, il a effacé les frontières qui séparaient passé et présent, âge adulte et enfance. Ainsi, lorsque Silvestro entend la voix de sa mère répondre à son appel, il se retrouve, enfant, lorsque, explique-t-il, il entendait sa mère parler dans la pièce voisine (p. 43).

34 Et en même temps, tout devient plus réel, car le voyage en train, par sa progression cadencée, a permis au narrateur de pénétrer progressivement dans le cœur de son passé, et donc de rendre le présent plus évident.

35 Le passé et le présent finissent à certains moments par se superposer et permettre à la réalité de se manifester dans son essence :

Chaque chose était [...] réelle deux fois ; et peut-être était-ce pour cela qu'il ne m'était pas indifférent de me sentir là, de voyager [...] : le voyage de Messine vers le Sud, [...] le Grand Lombard dans le train, et Syracuse, et la Sicile elle-même en somme, tout était réel deux fois, et en voyage, dans la quatrième dimension. (p. 46)

36 Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si, même lorsque le voyage en train se termine, le train en soi demeure un outil de mémoire essentiel et inévitable, qui parvient à faire resurgir et évoluer les souvenirs. Le train, pour Silvestro, c'est l'enfance. Aussi, sa mémoire, sa réflexion, progressent-elles grâce à l'élément train qui acquiert une force et une fonction structurante puisqu'il dirige le jeu des souvenirs et impose par le même coup au récit une organisation particulière. Dans sa dimension chronotopique, il instaure dans le récit un va-et-vient entre passé et présent, actualité et flashes-back, et structure la construction de l'histoire qui nous est racontée. Au niveau de l'action et du drame, le train devient en outre un prétexte de rapprochement entre la mère et le fils, puisqu'il les réunit plus intimement encore dans le souvenir de scènes mémorables du passé, liées, bien sûr, au train :

J'ai l'impression de te voir quand tu rentrais de l'école à trois heures, à quatre heures de l'après-midi, avec le train, avec le train de marchandises, dans le fourgon à bagages [...] avec tes frères. (p.45)

Ou, plus loin, évoquant les habitations qu'ils occupaient, non loin des voies ferrées :

Le train passait et moi, je savais que vous étiez en route, le long de la voie ferrée [...] et je mettais les lentilles à réchauffer, et puis je vous entendais crier : terre, terre. (p. 45)

37 Le train, on le voit, devient non seulement un véritable personnage, mais semble avoir rythmé dans la vie de Silvestro des moments importants, des épisodes clé de son existence d'enfant. C'est en effet grâce au train que l'amour inquiet de la mère, dont il a tant besoin, se manifestait le plus visiblement :

Le train devait ralentir, explique-t-elle, et vous aviez appris à descendre du train en route, et vous descendiez devant la maison [cantonnière] et moi j'avais une peur bleue que vous ne passiez dessous. (p. 46)

38 Ainsi, non seulement le train a amené Silvestro dans son pays, dans son passé, mais il lui permet encore de pénétrer dans ses souvenirs les plus enfouis. Ces derniers rejaillissent, et le train devient fil conducteur reliant les souvenirs, les moments forts de son enfance. C'est en effet grâce au train, véritable élément constructeur de son existence, que son enfance entière, par bribes, semble renaître :

Je me rappelai la campagne autour d'une maison cantonnière, avec la ligne du train, et les figues de Barbarie, et les cris des cochons. (p. 48)

39 Le train finit par s'imposer comme un instrument de vie, un élément nécessaire, dans le passé comme au présent. Silvestro se demande en effet comment sa mère peut vivre désormais si loin de la voie ferrée :

Mais comment vous-êtes vous décidés à venir ici [...]. C'est si loin de la voie ferrée, ici ! Comment peux-tu vivre sans même voir la ligne [...]. Sans jamais entendre passer le train. (p. 60)

40 Cette intimité avec le train explique mieux pourquoi Silvestro a eu besoin d'un périple ferroviaire pour se retrouver. Ce moyen de transport n'est autre pour lui qu'un ami, un complice, un conseiller :

Je pus me rappeler de moi et du train dans un rapport spécial, comme de dialogue, comme si j'avais parlé avec lui [...]. Et à un moment, je me sentis comme si je cherchais à me rappeler les choses qu'il m'avait dites, comme si je pensais au monde, de la manière qu'il m'avait apprise, lors de nos entretiens. (pp. 60-61)

41 C'est sans doute pour cela que, même hors du train, Silvestro demeure dans le mouvement, l'évolution, le voyage mental. Le train a réenclenché un processus d'espoir, d'envie de vivre, une nouvelle volonté de découvrir les autres, soi-même, de se battre pour le genre humain, comme il le répète de page en page :

J'avais voyagé, depuis mon calme dans la non-espérance, et j'étais en voyage à nouveau, et le voyage était aussi conversation, il était présent, passé, mémoire et imagination [...] mouvement. (p. 255)

42 Grâce au train, Silvestro est descendu dans le cœur de l'humanité et a pu sortir de son désespoir :

Je pensai aux hommes, à moi-même, à mon père et à mon grand-père, aux hommes humbles et aux hommes fiers, et je pensai à l'humanité et à la fierté dans la misère, et je fus fier d'être le fils d'un homme. (p. 106)

43 Ce qui n'empêche pas qu'après sa descente du train et sa visite auprès de sa mère, Silvestro ressent rapidement, à nouveau, le besoin de retrouver le mouvement incessant que le train semble imprimer à sa pensée et à sa réflexion :

La roue du voyage recommençait à se mettre en marche, en moi-même (p. 125) [car] la Sicile était devenue immobile, et j'en souffrais (p. 170) [...] Je descendis dans la rue, je me promenai dans les rues de cette Sicile qui n'était plus voyage, qui était fixe, je fumai et je pleurai (p. 177). [...] Je savais que j'aimerais ne pas avoir à entrer, ne pas avoir à chercher de la nourriture et un lit, être plutôt dans le train. (p. 153)

44 Train symbole de liberté donc, allégorie d'une parenthèse à la fois douce et profonde, loin d'une quotidienneté et d'une immobilité qui empêchent l'individu de considérer la réalité avec recul et sérénité ; peut-être grâce au mouvement du train qui offre non seulement à l'individu l'occasion de plonger en lui-même, dans un au-delà psychique, mais aussi d'aller de l'avant, d'aller vers les autres, et de poursuivre un cheminement qui est changement et errance, tout en demeurant dans la permanence.

Notes

1 Édition de référence : Elio VITTORINI, *Conversazione in Sicilia*, Torino, Einaudi, 1966. C'est nous qui traduisons.

2 Les réflexions du grand Lombard se retrouvent de page en page, à peine modifiées d'un passage à l'autre (*Ibidem*, pp. 27, 28, 29).

Pour citer cet article

Référence électronique

Sophie Nezri-Dufour, « La fonction du train dans *Conversazione in Sicilia* d'Elio Vittorini », *Cahiers d'études romanes* [En ligne], 10 | 2004, mis en ligne le 15 janvier 2013, consulté le 09 septembre 2016. URL : <http://etudesromanes.revues.org/2814>

Référence papier

Sophie Nezri-Dufour, « La fonction du train dans *Conversazione in Sicilia* d'Elio Vittorini », *Cahiers d'études romanes*, 10 | 2004, 97-108.

À propos de l'auteur

Sophie Nezri-Dufour

Aix Marseille Université, CAER (Centre Aixois d'Études Romanes), EA 854, 13090, Aix-en-Provence, France.

Droits d'auteur

Cahiers d'études romanes est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Résumés

Le train, dans *Conversazione in Sicilia*, d'Elio Vittorini, tient une place essentielle. Lié à l'enfance même de l'auteur, dont le père était cheminot, il s'impose tout au long du récit non seulement dans son rôle dramatique – il décide de l'action – mais également dans sa fonction formelle. Le train se présente en effet comme un instrument de la mémoire, qu'il stimule, et comme une forme structurante et formalisatrice qui élabore et organise le récit lui-même.

Il treno, in *Conversazione in Sicilia* di Elio Vittorini, occupa un posto essenziale. Legato all'infanzia stessa dell'autore il cui padre era ferroviere, si impone lungo il racconto non solo nel suo ruolo drammatico – è decisivo nell'azione - ma anche nella sua funzione formale. Il treno si presenta difatti come uno strumento della memoria che stimola e come una forma strutturante e formalizzatrice che elabora e organizza lo stesso racconto.

Entrées d'index

Mots-clés : Vittorini (Elio), *Conversazione in Sicilia* (titre), train, mémoire

Parole chiave : Vittorini (Elio), *Conversazione in Sicilia* (titolo), treno, memoria

Index géographique : Italie, Sicile

Index chronologique : XXe